

Serge ROBERT

Ombres sur l'autre Ville Lumière
Tome 1

Le Cercle des âmes tordues

Publié par Serge Robert
28 octobre 2023

Photo 4ème de couverture : © Jonas Walker
www.jonaswalker.com
Graphisme : www.rockingbookcovers.com
Correction : Charline Schierer www.charline.online

Version originale publiée en 2021 par les Éditions Gunten
sous le titre « Ombres sur l'autre Ville Lumière ».

© 2021 Serge Robert

© 2023 Serge Robert pour cette réédition.

Tous droits réservés.

Imprimé en France par Dupliprint
ISBN 978-3-9525910-0-0

1 – La *Boîte de Nuit*

— Comment peux-tu accepter de tels boulots ? On t’exploite et ça semble te plaire !

Une grimace furtive se dessina sur le visage de Didier d’Orville.

— Je t’ai déjà expliqué que ça ne me dérange pas de récupérer les commandes dont personne ne veut. Je vois surtout la chance que j’ai de pouvoir travailler comme photographe, c’est tout de même ma profession !

Depuis plusieurs semaines, cette discussion entre Didier et Sonya, sa compagne, devenait de plus en plus fréquente. Sonya Weber avait grandi à Kiel, dans le nord de l’Allemagne. Didier, originaire du centre de la France, restait persuadé que cette divergence de point de vue était avant tout culturelle.

— Oui, bien sûr, c’est ton métier, mais tu devrais avoir plus d’ambition. À quoi rime ce contrat pour le musée historique de Lucerne ? soupira Sonya.

Didier se remémora le car postal qui l’avait conduit la veille à mille mètres d’altitude, au pied du Pilatus. Après avoir dépassé les pistes réservées au ski de fond, il avait chaussé ses raquettes et commencé l’ascension. La forte pente avait mis ses jambes à rude épreuve dès le début de la montée. Dans la forêt enneigée, en solitaire, il s’était enfin senti dans son élément. L’activité sportive lui manquait, raison qui l’avait poussé à accepter ce contrat pour le musée.

Bien qu’il se soit rendu sur cette montagne trois mois plus tôt, Didier avait tourné en rond et n’avait trouvé le chemin caché sous l’épaisse poudreuse que deux heures plus tard. Il était

arrivé à l'ancien lac de Ponce Pilate en début d'après-midi, juste à temps pour réaliser les clichés et redescendre en toute hâte. S'il ratait le dernier car postal, il lui faudrait attendre qu'une bonne âme veuille bien le prendre en stop. Ce souvenir renforça sa conviction, il devait persuader sa compagne du bien-fondé de ses choix professionnels.

— Le musée concocte une exposition exceptionnelle sur le Pilatus. Il présentera également les histoires qui entourent cette montagne. J'ai discuté avec le conservateur pour comprendre ce dont il a besoin. Il veut des photos des restes du plan d'eau qui aurait reçu la dépouille de Ponce Pilate. J'ai prévu de m'y rendre chaque saison et de les incorporer dans un montage audiovisuel.

— Encore cette légende, lança Sonya d'un ton moqueur.

— Tu la connais ?

— Oui, bien sûr ! Il y a longtemps de cela, à l'époque où vivaient les dragons, le corps du déicide fut immergé dans un petit lac tout là-haut, au beau milieu des belles Alpes suisses. Les notables de l'Antiquité pensaient ainsi en finir avec la série de catastrophes naturelles qui se déclenchaient partout où il avait été enseveli... Tu vois, c'est un vrai conte de fées. Plutôt que de croire à de telles sornettes, plonge-toi dans un dictionnaire de latin.

— Je ne vois pas le rapport.

— C'est simple, tu y découvriras que le mot *Pilleātus* signifie : celui qui porte un chapeau. Quand tu vis dans la région depuis plus de trois mois, tu connais bien ce nuage qui coiffe le sommet de la montagne. Pas besoin de beaucoup d'imagination pour comprendre l'origine du nom. Il y a même un dicton qui parle de ce chapeau, il commence par : *Hat der Pilatus einen Hut, ist das Wetter fein und gut*⁽¹⁾. Cette légende autour de

¹ Si le Pilatus porte un chapeau, le temps sera beau.

Ponce Pilate est totalement ridicule, comme celle de Guillaume Tell.

Didier mit ces remarques sur le compte de la fatigue et du stress provoqué par le départ imminent de Sonya pour l'Allemagne. C'était sans doute salutaire pour leur couple qu'elle retourne deux semaines en vacances dans sa famille, pensa-t-il, avant qu'elle ne revienne à la charge :

— N'empêche que tu dois avoir plus d'ambition que ce seul contrat.

— J'en ai un deuxième ! Ce soir, je photographie l'inauguration de la *Boîte de Nuit* et toute la semaine prochaine je continue de bosser pour le musée.

— Ça, c'est super !

— Ne sois pas aussi dure avec moi. Je ne vis à Lucerne que depuis huit mois. J'ai besoin de plus de temps pour faire mon trou. Je ne comprends pas encore l'allemand et même si la France et la Suisse ont une frontière commune, je crois que si j'avais emménagé au Maghreb, le choc culturel n'aurait pas été aussi violent. Par contre, c'est facile pour toi, tu parles la langue locale.

Didier se retint de rire lorsqu'elle protesta :

— Je t'ai déjà expliqué que je parle l'allemand, le vrai, et qu'ici on baragouine un dialecte sans aucune structure grammaticale et c'est...

L'éclat de rire de Didier interrompit le discours de Sonya.

— Tu ne marches pas, tu cours !

Plusieurs expressions se mêlèrent sur le visage de Sonya. Elle semblait hésiter, puis se joignit au rire de Didier. Elle frappa mollement du poing contre son thorax :

— D'accord, tu as gagné... pour aujourd'hui. À mon retour, dans quinze jours, on en rediscutera et j'essaierai de te dégoter un vrai boulot de photographe à l'aide de mes contacts professionnels.

Sonya comprenait bien que trouver un emploi valorisant ici, en Suisse centrale, sans diplôme fédéral relevant du parcours du combattant. Les formations autodidactes n'y étaient pas reconnues, et tout le monde ne jurait que par ce sacro-saint document. Didier déployait beaucoup d'efforts depuis son arrivée à Lucerne, elle en était bien consciente.

— Tu sais que tu es encore plus belle quand tu t'emportes ?

Il s'approcha d'elle et la serra dans ses bras. Après un long baiser dans le cou, le corps de Sonya se détendit. Elle embrassa son compagnon avec fougue, puis le repoussa très lentement des deux mains, afin que leurs lèvres restent quelques secondes de plus en contact.

— On n'a plus le temps pour ça, susurra Sonya, mon train part dans trente minutes. Tu me prépares un café pendant que je boucle ma valise ?

Sonya retournait à Kiel pour les soixante ans de sa mère. Elle était déçue que Didier ait préféré honorer cette commande photographique autour du Pilatus plutôt que de l'accompagner. Il lui avait également précisé qu'il voulait attendre de mieux parler l'allemand avant d'être présenté à sa belle-famille. Tout cela la troublait.

Après avoir inséré avec difficulté sa trousse de toilette dans son bagage, Sonya rejoignit son compagnon à la cuisine. Il finissait de préparer le café et lui tournait le dos. Elle eut tout le loisir de l'observer. Didier était à peine plus grand qu'elle et les compétitions de natation de son adolescence l'avaient doté de larges épaules. Il s'agissait de la partie de son corps qu'elle préférait. Elle s'approcha de lui sans bruit, passa la main dans ses cheveux bruns. Il sursauta puis se retourna avec un sourire malicieux.

Malgré la force physique et mentale de Didier, Sonya se rendait compte qu'elle devait le ménager : il avait quitté les geôles d'Utopia il y a moins d'un an, seulement. Même s'il était com-

batif, cela prendrait du temps pour qu'il s'en remette complètement.

— Alors mon chéri, que fais-tu aujourd'hui ?

— Je vais voir l'expo photo que tu m'as recommandée.

— Sabine Weiss au Bellpark ?

— Oui !

— Tu vas voir, c'est super ! C'est une Suissesse installée à Paris depuis l'après-guerre. Elle appartient à l'école humaniste, trois de ses photos ont été choisies pour l'exposition mythique *The Family of Man*, dans les années 50. Par les temps qui courent, ce serait probablement le bon moment de la monter de nouveau. Autre chose au programme ?

Même si elle avait étudié les arts, Sonya impressionnait toujours Didier par son immense culture photographique.

— Pour garder la forme, je reviendrai à la maison à pied par la colline du Sonnenberg. La neige a fondu, la balade sera agréable.

Ils discutèrent encore quelques minutes, puis Sonya se leva d'un bond avant de s'exclamer :

— C'est pas tout ! Mais je dois y aller maintenant.

Lorsque Didier s'était installé à Lucerne, le jeune couple avait trouvé un petit logement dans la Neustadtstrasse. Didier n'avait aucun revenu fixe. Sonya vivait du pécule mis de côté lors de son emploi précédent, mais aussi grâce à la revente de plaques originales du photographe Eugène Atget qu'elle avait découvertes au marché aux puces de la porte de Saint-Ouen, à Paris. Ce logement bon marché, à proximité de la station de trains, leur permettait de gérer leur modeste budget.

En moins de dix minutes, ils arrivèrent à la gare. Sonya prit le temps d'acheter un café et un croissant à la boulangerie. Didier l'accompagna jusqu'au train en partance pour Bâle, d'où elle rejoindra sa correspondance qui la conduira à Kiel, sa ville

natale, au nord de Hambourg. Il la serra dans ses bras en prenant garde de ne pas renverser le liquide brûlant.

Le couple se quitta dans un long baiser, puis Sonya monta dans le wagon.

— Je t’envoie un SMS dès que je suis chez mes parents.

Didier lui répondit simplement d’un signe de la main et attendit que le train s’éloigne pour retourner à la maison.

Pour l’inauguration de la *Boîte de Nuit*, Didier était arrivé une heure avant l’ouverture des portes. Toute l’équipe s’affairait à régler les imprévus de dernière minute. Sébastien Maisonneuve, le maître des lieux, se rendit dans le débarras et revint avec une échelle double qu’il hissa au milieu de la piste de danse. Il monta avec précaution jusqu’à la boule de disco surdimensionnée et brancha le câble à la prise électrique qui pendouillait le long de l’armature métallique.

— Céline, tu pourrais vérifier que le moteur fonctionne ? cria-t-il pour se faire entendre à l’autre bout de la salle.

La serveuse déposa sur une table les bougies qu’elle alignait le long des fenêtres et se dirigea vers la console électrique en se faufilant derrière le disc-jockey qui préparait la soirée, le casque sur les oreilles.

Arnold, plus connu sous le nom de DJ Le Parisier, officiait derrière les platines. Didier appréciait la musique entraînante de ce personnage incontournable de la scène francophone lucernoise. Grâce à lui, la soirée s’annonçait particulièrement bonne.

— C’est quel bouton ?

— Essaie ceux du milieu ou les deux de droite, je ne sais plus trop.

Céline enclencha les interrupteurs les uns après les autres. La boule ne semblait pas vouloir tourner.

— Alors ! Qu’est-ce que tu attends ? s’impatia Sébastien,

en équilibre sur son échelle.

— J'ai appuyé sur tous les boutons du milieu, mais auc...

« J'me sens libéré d'ma haine, me sens libéré d'mes peines, libéré de cette envie de destruction d'moi-même... »

Les haut-parleurs, initialement muets, pulsaient soudain sur le rap de Stress sans que le DJ s'aperçoive de la puissance sonore dégagée.

Céline lui tapota l'épaule. Il enleva son casque.

— Excusez-moi, lança-t-il avec un grand sourire.

Il coupa les enceintes en se rendant compte qu'il avait poussé le mauvais curseur sur sa table de mixage, puis s'isola de nouveau sous son casque.

— Sébastien, j'essaie quel bouton ?

— Tous ! On verra bien à quoi ils correspondent.

La lumière du bar s'alluma, puis les appliques murales, l'arrière-salle, l'escalier des toilettes et c'est finalement l'interrupteur étiqueté « ventilateur » qui déclencha le moteur de la boule à facettes.

— Maintenant, allume seulement le bar, on va régler l'intensité des spots qui éclairent la piste.

Didier les laissa à leurs préparatifs et s'isola dans un coin de la salle. Il prit quelques photos pour vérifier que son équipement photographique fonctionnait correctement. Il contrôla qu'il n'avait rien oublié et que ses batteries étaient bien chargées. Puis, il se lança dans une série de portraits des membres de l'équipe en plein travail lorsque le flash vert relié à la sonnerie de la porte se mit à clignoter ; les premiers clients patientaient déjà devant l'entrée. Sébastien poussa le curseur général et fit basculer l'éclairage d'ambiance terne vers celui plus coloré de la discothèque. Arnold, quant à lui, plaça le premier reggae sur la platine : *Plus rien ne m'étonne* de Tiken Jah Fakoly. « Ça ne sert à rien de mettre tout de suite le feu à la *Boîte de Nuit* », pensa le DJ avant de changer de tactique, les premiers arrivants

montrant une irrésistible envie de danser. À la fin du premier morceau, cinq personnes se trémoussaient sur la piste. Le DJ Le Pariser enchaîna sur un rythme africain endiablé.

Alors que la soirée entrait dans sa deuxième partie et qu'il avait déjà pris plus de deux cents photos, Didier s'offrit une petite pause au bar où il reconnut Chris, un Anglais qu'il rencontrait régulièrement dans les night-clubs.

— *Hey my friend !* Comment vas-tu ? lança le Britannique.

— Plutôt bien ! Comme tu vois, aujourd'hui je ne danse pas, je travaille.

— Ouais ! Si on veut. Il y a pire comme job.

— Je ne dis pas le contraire, mais moi, je ne suis pas affalé au bar, rétorqua Didier dans un grand sourire. Qu'est-ce que je t'offre ?

— Comme je suis en compagnie d'un Français, je vais prendre un verre de vin.

D'un signe de tête, Didier attira l'attention de la serveuse.

— Céline, qu'est-ce que tu nous proposes comme vin rouge ?

— J'ai un excellent corbières de contrebande, chuchota-t-elle sans que Didier sache si elle plaisantait ou pas.

— Tu nous en mets deux verres, s'il te plaît.

Tout en servant le nectar, Céline ajouta en fine connaisseuse :

— Tu m'en diras des nouvelles.

Au moment même où les deux hommes trinquaient, une ravissante brune aux cheveux longs s'avança jusqu'au bar et fit la bise à Céline. Elle gratifia Didier d'un sourire curieux sans jeter un regard à Chris. L'Anglais se souvenait de l'avoir rencontrée, mais il ne savait plus où. L'alcool avait déjà ramolli ses méninges. Il but encore une gorgée et comme par miracle, son nom lui revint en mémoire : Catherine. C'était il y a un mois

dans un hôtel lucernois, au cours d'une soirée dansante. Chris s'était alors déchaîné sur la piste. Il n'était pas venu pour rencontrer du monde, mais pour se défouler d'une semaine de stress. Catherine se trouvait probablement dans le même état d'esprit. Elle avait remué en cadence, dos à la foule, sur un rythme cependant moins endiablé que celui de Chris. Enfermé dans sa bulle, il ne l'avait pas remarquée tout de suite. Les portes allaient fermer lorsqu'une amie commune les avait présentés l'un à l'autre. Une semaine durant, Chris s'était lamenté de n'avoir échangé que quelques phrases avec Catherine.

Alors qu'il se remémorait la scène, la femme s'éloigna du bar, deux coupes de prosecco à la main. Elle rejoignit une amie confortablement installée dans un canapé.

— Je l'ai déjà rencontrée, confia Chris. Regarde ! Personne ne les accompagne, le tapis rouge se déroule devant nous. Tu viens avec moi, on va les draguer ? L'union fait la force !

— Parce qu'elles sont seules, tu penses qu'elles n'attendent que toi ?

— Qu'elles n'attendent que nous ! Bon, t'arrêtes de philosopher et tu viens.

Didier n'avait pas bien entendu l'intonation en fin de phrase. S'agissait-il d'une affirmation ou d'une question ?

— Tu sais bien qu'avec Sonya nous sommes en couple. Elle ne m'accompagne pas ce soir, car elle est en vacances, mais je ne suis pas libre pour autant.

— Bon, tu fais chier ! J'y vais tout seul.

— T'énerve pas, je viens avec toi par solidarité masculine, ensuite je reprends mon boulot.

Ils posèrent leur verre sur le zinc et s'approchèrent des deux femmes qui levèrent la tête vers eux.

— Salut, Catherine ! On peut se joindre à vous ?

Celle-ci écarquilla les yeux.

— Tu ne te souviens pas de moi ?

Didier rigola doucement. L'amie de Catherine hésita un moment puis répliqua :

— Oui, c'est ça ! On te voit venir avec tes gros sabots. Tu as entendu le prénom de Catherine au bar pendant qu'elle discutait avec Céline. Tu vas nous raconter que tu l'as croisée dans tes rêves ?

Didier ne put se retenir, il partit dans un grand éclat de rire, tandis que Chris ne se laissait pas démonter :

— Non, pas du tout ! Marianne nous a présentés à l'hôtel *Schweizerhof* il y a un mois lors de la dernière Ü30 ⁽²⁾.

Elle hésita un bref instant. D'un geste, elle interrompit son amie qui allait sans doute envoyer un peu plus de fiel.

— Oui, je m'en souviens maintenant. On dansait tous les deux comme des fous, chacun de notre côté. Tu t'appelles comment déjà ?

— Chris, et je te présente mon ami Didier.

— Voici Benedikta, répliqua Catherine qui ne lâcha pas Didier du regard. Maintenant que les présentations sont faites, asseyez-vous avec nous.

Benedikta semblait agacée, mais s'écarta un peu pour faire de la place aux deux hommes.

Lorsque le DJ passa les Négresses vertes et qu'il enchaîna avec *Tomber la chemise* de Zebda, Didier prolongea sa pause. Il proposa à Catherine de danser. Chris et Benedikta les rejoignirent plus tard sur la piste, juste avant que Didier ne reprenne son travail.

Benedikta oublia rapidement la maladresse initiale de l'Anglais lorsqu'il l'entraîna dans un zouk de Kassav'. Chris virevolta autour de sa partenaire, puis plaqua son corps chaud contre le sien. Ils ondulèrent dans une vague sensuelle, ne formant plus qu'un. La salsa cubaine dans laquelle ils se lancèrent

² Über 30 : Soirée dansante réservée aux plus de trente ans.

sans reprendre leur souffle offrit à Didier de superbes images de corps en mouvement.

Tandis qu'il travaillait, Didier jetait régulièrement un œil au bar où Catherine discutait avec la barmaid.

Avant que minuit sonne ses douze coups, Benedikta dit à Chris qu'elle souhaitait rentrer chez elle.

— Mais il est trop tôt ! La soirée ne fait que commencer ! Tu ne veux pas rester encore un peu ?

Malgré la bague à l'annulaire gauche de sa cavalière qu'il avait aperçue lors de la première danse, Chris tenta sa chance :

— Tu as un numéro de téléphone ?

— Oui bien sûr, mais je préfère qu'on se rencontre au hasard d'une prochaine *Boîte de Nuit*.

Elle déposa une bise sur le front de Chris et s'éloigna en lui lançant :

— À bientôt, au plus tard dans un mois !

Abattu, l'Anglais commanda un gin-tonic, puis s'approcha de Catherine :

— Tu connais bien Benedikta ?

— Oui, c'est une bonne amie.

— J'ai envie de la revoir rapidement. Tu connais ses habitudes ?

— On se retrouve régulièrement au *Magdi*. Ce bar organise tous les deuxièmes lundis du mois une soirée cinéma avec une association francophone. Toi qui aimes le cinéma français, tu devrais venir, précisa-t-elle en lui tendant ainsi une perche royale.

— Elle vient à chaque fois ?

— Cela dépend de sa relation avec Patrick. En ce moment, elle est au plus bas. On en profite pour se voir souvent. Mais dis-moi, mon petit Chris, elle t'a tapé dans l'œil !

Il rougit légèrement.

— Ben ouais, mais... je n'ai pas bien compris. C'est quoi au

juste son... statut sentimental ?

— Combien tu paies ?

— Si l'information est intéressante, je t'invite à prendre un pot.

— Ça marche ! Mais ne te fais pas d'idées, tu n'es pas mon style.

— Pas de souci.

Chris marqua un silence en attendant des explications.

— Avec Benedikta, c'est assez compliqué. Elle a une relation cyclique avec ce Patrick dont je viens de te parler. Là, ils font une pause, mais ils vont probablement se remettre ensemble, comme à chaque fois. Pour toi, c'est le moment ou jamais.

— Tu as son numéro de téléphone ?

— Oui !

— Super ! Tu me le passes ?

— Non ! répliqua-t-elle en souriant. Si Benedikta ne te l'a pas donné, ce n'est sûrement pas à moi de le faire.

— Et si je t'offre un dîner ?

— Non plus ! Mais je veux bien t'aiguiller : le prochain film au *Magdi* sera *À bout de souffle* de Godard et elle viendra.

— T'es un ange, Catherine ! Pour le dîner, c'est quand tu veux, dans le restaurant de ton choix.

Chris lui fit la bise, dit au revoir à Didier qui travaillait encore, puis rentra chez lui au chaud, tout joyeux.

À deux heures du matin, le local ferma. Catherine tendit son smartphone à Arnold. Elle lui demanda de passer le morceau qu'elle avait téléchargé le matin même. Tandis qu'elle dansait sur les 3 min 55 s de *Mr. Fete* de Machel Montano, Arnold remballait son équipement, Didier finissait de remplir son sac photo et Céline entamait le rangement de la salle.

Lorsque les enceintes se turent, Catherine se dirigea vers Didier et, sans dire un mot, lui remit un morceau de papier sur

lequel elle avait griffonné son numéro de téléphone. Elle lui fit la bise puis quitta la *Boîte de Nuit*. Didier interpella le DJ Le Pariser tout en glissant le papier dans sa poche :

— Hey, Arnold ! Ça t'embêterait de me déposer à la Neustadtstrasse ?

— Non, pas du tout. Tu me files un coup de main ?

— Bien sûr ! Dis-moi ce que je dois faire.

— Si tu vas chercher ma voiture, ça nous fera gagner du temps.

Didier acquiesça d'un signe de tête et le disc-jockey lui lança les clés en poursuivant :

— Juste après le pont, tu tournes à droite et de nouveau à droite. Je suis garé dans la zone bleue le long de la Reuss, c'est une vieille Volkswagen blanche. Tu la trouveras facilement.

Chez Ginette, le bar voisin du local, regorgeait de monde. Une file d'attente s'était formée devant l'entrée de l'établissement. Un groupe de trois jeunes femmes fumaient, elles avaient déjà un ou deux verres d'avance. Didier descendit du trottoir, les dépassa et exécuta un pas de danse pour s'écarter d'un jeune qui rendait bruyamment dans le caniveau toutes les bières qu'il avait ingurgitées.

Une légère nappe blanche commençait à recouvrir la ville. Didier releva le col de son manteau et se hâta. Après le pont, il n'y avait plus âme qui vive. L'éclairage se fit de plus en plus rare à l'approche de la rivière. Alors qu'il arrivait dans la zone bleue, Didier aperçut une femme, au loin. Il crut reconnaître Catherine et se retint de la héler quand il réalisa qu'il allait l'affoler dans un tel endroit au beau milieu de la nuit. Il accéléra le pas. Un véhicule en maraude s'intercala entre elle et lui. La camionnette s'approchait lentement de la femme. Même à vingt mètres de là, il eut un mauvais pressentiment. Elle monta sur le trottoir et marcha plus vite. Le rythme cardiaque de Didier

s'emballa. Il en oublia la voiture de son ami pour se concentrer sur la scène qui se déroulait devant lui. Lorsqu'il reconnut Catherine qui jetait un furtif regard par-dessus son épaule, tout s'enchaîna. L'inconnu accéléra brusquement. Catherine courut. Didier se précipita vers elle. Le conducteur de la camionnette pila à la hauteur de Catherine, faisant glisser son véhicule sur la chaussée enneigée, avant d'en jaillir.

Didier qui n'était plus qu'à dix mètres cria en français, sans même réfléchir :

— Eh toi, là ! Arrête immédiatement.

L'agresseur sentit le danger imminent, il ne demanda pas son reste et décampa aussitôt au volant de son véhicule dont il avait laissé tourner le moteur. Didier, lancé à toute allure, se rapprochait de la portière lorsqu'il glissa et s'étala de tout son long sur le macadam. La camionnette disparut au coin de la rue. Didier se releva, tandis que Catherine se précipitait vers lui.

— Tu n'as rien ? s'inquiéta-t-elle, en tendant un mouchoir à Didier dont le nez saignait.

— Ce n'est pas grave. Avec ce froid, ça va s'arrêter rapidement.

Sans crier gare, Catherine s'effondra en larmes dans les bras de Didier, qui la serra contre lui. De l'autre main il appuya le mouchoir sur son nez. Le corps de Catherine tremblait contre le sien. Muet, il se contenta de la réconforter.

— Heureusement que tu étais là. Qu'est-ce qu'il me voulait ?

— Je ne sais pas. Viens dans la voiture d'Arnold pour récupérer !

— La mienne est juste à côté.

Elle enclencha l'ouverture à distance et grimpa à la place du conducteur. Alors qu'il s'apprêtait à monter, Didier se pencha sur la chaussée. Il ramassa un objet puis s'installa aux côtés Catherine, un couvre-chef à la main.

— C'est sa casquette, ça peut servir !

— À quoi ?

— À le retrouver, pardi !

Soudain, Catherine se mit à transpirer et à trembler fortement. Elle n'arrivait pas à mettre la clé dans le contact. Didier la dévisagea, il comprit qu'elle subissait le contrecoup de l'agression. Elle réfléchit alors tout haut :

— Comment vas-tu pouvoir le retrouver avec sa casquette ?

— Pas moi, les flics !

Son front se plissa.

— Pourquoi ? Tu veux lui rendre sa casquette ? C'est bien fait pour lui s'il l'a perdue !

Didier comprit qu'il devait emmener Catherine sans tarder au service des urgences de la gare. Il tenta une explication :

— Ce gars te voulait du mal, on doit se rendre à la police.

— Mais je n'ai pas envie d'y aller pour ça. Il ne s'est rien passé.

— Tu trouves ? Tu sais à quoi tu as échappé ?

— Tu me fais peur, Didier. On est à Lucerne, que peut-il m'arriver ?

— Catherine, tu me fais confiance ?

— Oui, bien sûr !

— Alors voilà ce qu'on va faire : je repasse au local...

— Non, ne me laisse pas seule !

— Je conduis ta voiture et on y va ensemble. Je me gare devant *chez Ginette*. Il y a plein de monde, tu n'as rien à craindre. Je rends sa clé de voiture à Arnold et je t'emmène aux urgences, ensuite on prévientra les flics. Ils ne sont tout de même pas là juste pour coller des amendes.

Dans la salle d'attente, l'assistante médicale s'occupait d'un homme saoul, la main enveloppée dans du Sopalain dont le motif cerise était en partie masqué par du sang coagulé. Il grognait contre la terre entière tandis qu'elle retirait avec précaution le bandage de fortune. L'assistante découvrit une vilaine plaie

dans la paume, avec des débris de verre incrustés. Elle l'emmena dans une salle de consultation, Catherine et Didier restèrent seuls.

Le médecin de garde qui reçut Catherine lui prescrivit des calmants pour le week-end. Il lui ordonna également de se rendre chez son médecin traitant, dès lundi.

Pendant que Didier attendait son amie, il aperçut, au travers de la porte vitrée, deux policiers en patrouille dans la gare. Il les interpella en anglais. Lorsqu'il leur décrivit la scène qu'il venait de vivre avec Catherine à quelques centaines de mètres de là, les agents devinrent fébriles. L'un des deux policiers passa aussitôt plusieurs appels. Sa collègue, qui se présenta sous le nom de Järmann, lui posa de nombreuses questions. Elle insista tout particulièrement sur le véhicule. Didier dut expliquer à deux reprises qu'il n'avait pas prêté attention à la marque et qu'il n'avait pas non plus noté l'immatriculation. Il se souvenait seulement d'une plaque lucernoise.

L'agent Järmann profita de la tranquillité de la salle d'attente vide pour interroger Catherine dès qu'elle sortit de sa consultation. Elle raconta qu'elle avait été approchée dans son dos et qu'elle n'avait pas vu son agresseur.

Didier n'apporta qu'un seul élément supplémentaire : l'inconnu courait d'une façon spéciale, qu'il ne réussit pas à décrire plus précisément. La policière qui parlait quelques mots de français leur demanda de les suivre au poste. Elle ne rentra pas dans les détails, mais les prévint que ce qui s'était passé était grave et qu'ils devaient agir vite. Catherine et Didier comprirent la nervosité des deux policiers lorsque leurs collègues de la brigade criminelle vinrent les chercher au poste de quartier pour les conduire au commissariat principal. Durant le trajet, un policier leur rappela qu'un kidnapping avait eu lieu à Lucerne un mois plus tôt. Ce fait divers, inédit en Suisse centrale, avait fait les gros titres des journaux, mais il était jusqu'à cette

nuit sorti de leur esprit. Les policiers ne voulaient pas procéder à des rapprochements hasardeux. Cependant, une femme avait déjà disparu et Catherine semblait avoir été la seconde sur la liste.

Les deux amis comprirent qu'un groupe de travail avait été créé suite à l'enlèvement et que plusieurs de ses membres se trouvaient réunis dans le bureau où on les avait conduits. Les enquêteurs posèrent une multitude de questions. Le chef de la police criminelle se joignit à l'escouade des forces de l'ordre, les cheveux en bataille. À quatre heures du matin, une activité de fourmilière régnait au sein du commissariat. Elle atteignit son paroxysme lorsque Didier se souvint qu'il avait laissé la casquette de l'agresseur dans la voiture de Catherine.

Les policiers voulurent la voir sur-le-champ, mais Catherine et Didier, exténués, ne souhaitaient plus qu'une chose : se plonger sous leur couette respective. Didier dut insister pour qu'ils en finissent. Il donna son numéro de place de parking et tendit ses clés au chef de la police. Ils furent convoqués pour 14 h. Un policier leur expliqua qu'une traductrice serait présente, non pas pour Catherine qui parlait couramment l'allemand et le dialecte, mais pour Didier. Il ajouta que l'affaire était trop grave pour qu'un problème de langue vienne entraver l'enquête.

Devant les locaux de police, un éclair éblouit Didier et Catherine. Leurs pupilles n'eurent pas le temps de se dilater qu'un deuxième éclair partit, puis une voix les interpella :

— Vous avez été victime du kidnappeur de Lucerne. Votre première impression pour la *Luzerner Zeitung*.

Didier écarta le reporter et héla un taxi. Catherine lui emboîta le pas :

— Bon, maintenant j'en ai marre ! Je veux rentrer chez moi.

— Quelle bande de nuls, ces journalistes locaux ! Aucun ne se déplace lorsque l'ambassadrice de France vient à Lucerne,

mais pour les faits divers, on les trouve aux premières loges, s'emporta Didier tandis qu'ils grimpaient à bord du véhicule.

— Ça, c'est du vrai journalisme d'investigation !

Dans le taxi qui les emmenait chez Catherine, Didier lui demanda :

— Et toi, comment ça va ?

— Ça va mieux. Le médecin m'a conseillé de prendre un somnifère avant d'aller au lit. Demain sera un nouveau jour ! Heureusement que mes filles sont chez leur père.

Puis, elle hésita un instant :

— Didier, je ne sais pas comment te remercier.

— Tu viens juste de le faire !

— Non, mais tu rigoles ! J'ai failli y passer, et tu as pris de gros risques.

— Lesquels ? Tout le monde aurait agi de même.

— Ouais, c'est bien de le penser ! De toute façon, on se voit demain ou plutôt cet après-midi et on en discutera.

Didier l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement. Juste avant de la refermer, elle déposa un rapide baiser sur ses lèvres. Confus, il repartit en taxi vers la Neustadtstrasse.

Arrivé chez lui, Didier survola son téléphone. Il ne l'avait plus regardé depuis la *Boîte de Nuit*. Il lut avec plus d'attention les deux messages que Sonya lui avait envoyés sur WhatsApp :

Didier, je suis bien arrivée à Kiel et j'ai fait un bon voyage, je t'embrasse, excellente soirée.

Puis vers vingt-trois heures :

Ça fait du bien d'être à la maison, j'espère que tu passes une belle soirée, bisous.

Avant de s'affaler dans son lit, Didier répondit :

La soirée à la disco s'est bien déroulée. Bonne ambiance ! Je t'y inviterai à ton retour. Par contre, « l'after » était un peu plus

compliqué, je te raconterai ça demain. Je t'embrasse tout partout, Didier.

L'homme recroquevillé sur le sol, ligoté et poignets attachés dans le dos, ne bougeait pas. Une cagoule noire empêchait de distinguer ses traits. Un calme impressionnant régnait, seules les gouttes d'eau tombant au loin brisaient le silence. Une lueur blafarde accentuait l'aspect sinistre de la scène. Dans cette pièce, Didier se tenait debout, face à l'inconnu. Lorsqu'il voulut lui porter secours, il ne put avancer d'un seul millimètre. Il tourna la tête afin de comprendre ce qui le retenait. Il ne remarqua rien de spécial, son corps refusait tout simplement de répondre aux injonctions de son cerveau. Puis sa tête devint à son tour lourde. Il tenta d'appeler, mais aucun son ne franchit le seuil de sa bouche. Ils restèrent là, face à face. Didier essaya de distinguer si l'homme respirait, mais lui-même, respirait-il ? Combien de temps s'était-il écoulé ? Des heures ? Des jours ? Didier ne ressentait pas la fatigue. Étaient-ils prisonniers du kidnappeur en série ? Il n'arrivait plus à réfléchir. Il se trouvait là, c'est tout. Didier sentit un mouvement presque imperceptible ; il se rapprochait de l'inconnu, comme sous l'effet d'un zoom avant. Un mètre les séparait maintenant l'un de l'autre. Didier entendait la respiration lente et régulière de l'homme. Puis, la respiration cessa et l'inconnu se redressa d'un bond, libéré de ses entraves. Il colla son visage à celui de Didier et leva théâtralement sa main au-dessus de sa tête. Il la posa sur le haut de la cagoule et tira brusquement dessus. Didier découvrit alors son vieil ami John qui le dévisageait, la haine dans le regard. Soudain, une sonnerie retentit au loin. Elle devint de plus en plus stridente jusqu'à se transformer en douleur physique. Puis, le silence régna. John remit sa cagoule et Didier fut aspiré en arrière à une vitesse vertigineuse. John disparut. Didier se réveilla en sursaut, trempé de sueur. Il écrasa du plat de la main

le réveil et se précipita au salon. Il ouvrit la porte-fenêtre en grand. L'air glacial lui procura quelques frissons.

« Je ne sortirai jamais de ces cauchemars », pensa-t-il.